



Afrique et Développement, Vol. XXVIII, No. 1&2, 2003, pp. 206–7

© Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique, 2003 (ISSN 0850-3907)

Lydie Moudileno, 2003, *Littérature francophones des années 1980 et 1990*, Dakar, CODESRIA, 94p.

Blaise Tsoualla

Docteur 3^{ème} cycle en Littérature négro-africaine.

L'essai de Moudileno se consacre seulement à la production littéraire de l'Afrique Subsaharienne francophone d'aujourd'hui. D'un point de vue historique, l'auteur cerne la « troisième période de la littérature africaine » (p.4) à partir de quatre axes marqués du sceau de la créativité et de la diversité; d'où la pluralité qui autorise à parler plutôt des littératures.

La première piste de réflexion se focalise sur les circuits de production dont l'édition: son évolution se dénote par des politiques favorables aux Africains à Paris et par son dynamisme sur le continent. Ainsi, l'émergence de la littérature féminine est largement tributaire de l'action décisive des Nouvelles Editions Africaines en sa faveur. Au plan théorique, les considérations idéologiques ont suscité chez les éditeurs le débat pour ou contre une visibilité des Africains à travers des collections spécifiques. A l'analyse, il semble plutôt une diversion savamment entretenue aux fins d'occulter l'appât du gain.

Le deuxième axe prend en compte les auteurs. Il y a d'abord ceux «issus de l'immigration» (p.20): Mabanckou, Njami, Biyaoula, Waberi, Effa, Couao-Zotti, Kossi Efoui, Bessora et autres. Il y a ensuite les femmes en pleine envolée à la faveur d'une littérature qui, malgré sa diversité, a acquis son canon en termes de témoignage avec Bâ, Bugul, Sow Fall, Rawiri, Adiaffi, Boni, Tadjou, Liking et Beyala. Il y a enfin les nationaux, c'est à dire l'ensemble des écrivains originaires d'un même pays si l'on s'en tient à la définition du concept de «littérature nationale» (p.31).

Evidemment, le chevauchement entre ces trois catégories ne permet pas de situer les auteurs avec exactitude sur un réseau identitaire toujours plus complexe. En effet, «qu'est-ce qu'un écrivain africain» aujourd'hui? L'africanité est-elle encore un facteur de poids pour une production littéraire en expansion croissante vers la mondialisation?

En tout état de cause, les critères de l'africanité tout comme ceux de la nationalité restent à réajuster. On pourrait dire de même des «enfants

de la post-colonie» ou «nouvelle génération post-coloniale» ou encore mouvement parisianiste». Ce sont autant d'étiquettes collées aux auteurs «issus de l'immigration», mais dont les délimitations demeurent obstinément diffuses, voire poreuses (p.23). Dorénavant, le défi pour le critique est de «théoriser à partir des apories» (p.25)

La troisième piste de réflexion se ramène aux «voies thématiques de mutation», mutation due à «la réécriture» en tant que refonte d'un texte préexistant par un nouveau. Pour ne prendre qu'un aspect, l'examen du rapport à l'histoire dévoile que les écrivains se détournent du passé lointain pour scruter la période contemporaine. A l'occasion, ils opposent un «contre-récit» au récit de la tyrannie post-coloniale dont le lieu commun se ramène au type du dictateur incapable que le discours officiel fait passer pour l'homme «providentiel». La préférence va à la multiplicité des perspectives pour dire un réel fragmenté. Du coup, le roman de la période ciblée surclasse la linéarité classique des pionniers. Tels sont les traits caractéristiques «d'une écriture moderniste» (p.45)

La vision post- moderne pousse plutôt l'écrivain à tout mêler dans une œuvre où tout est acteur de l'histoire et qui s'offre un panier à crabes. Seul le lecteur pourra en faire un tri. D'autres réécritures plus sophistiquées se lient dans le rapport des auteurs à l'espace, au corps et à la langue. Ces aspects sont abordés dans une optique iconoclaste dont la «créolisation» (p. 66) se veut le symbole le plus significatif.

Le dernier axe analyse l'émergence d'une littérature populaire qui n'est pas en reste. A son tableau, figurent le roman policier, le roman sentimental, le roman-photo, la bande dessinée et la littérature pour les jeunes. Destinée à des publics plus ou moins spécifiques, la littérature populaire modifie fatalement la «mission de l'écrivain» et de situe au-delà de l'épiphénomène pour ainsi ouvrir de nouveaux champs à la critique. Justement, on regrettera que les littératures africaines francophones des années 1980 et 1990 soient à leur Zénith tandis que la critique, elle, se trouve à son nadir, exception faite des travaux de Bidima, Mbembé et Moura (p.79).

Au total, l'étude de Moudileno est un gros plan sur les problématiques et tendances contemporaines des littératures africaines. Elle prolonge celle de Sewanou Dabla (1986) dont elle se démarque aussitôt par son ambition de totalité et l'accent mis sur les années 1990. L'approche synthétique par des «coupes franches» et «transversales» à travers les genres (p.6) lui garantit la gaieté d'une progression alerte et stimulante avec des suggestions fort à propos face aux apories qui attendent le chercheur. En cela, l'ouvrage constitue un document de ce travail fécond.